

Michael Gauvreau. *The Hand of God: Claude Ryan and the Fate of Canadian Liberalism (1925-1971)*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2017, 704 p.

Harold Bérubé

Volume 20, Number 1-2, Fall 2019, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075436ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075436ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, H. (2019). Review of [Michael Gauvreau. *The Hand of God: Claude Ryan and the Fate of Canadian Liberalism (1925-1971)*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2017, 704 p.] *Mens*, 20(1-2), 221–225.
<https://doi.org/10.7202/1075436ar>

littératures nationales souvent rapprochées, mais pour leur rendre finalement leur pleine autonomie.

— Mathilde Barraband

Département de lettres et communication sociale

Université du Québec à Trois-Rivières

Michael Gauvreau. *The Hand of God: Claude Ryan and the Fate of Canadian Liberalism (1925-1971)*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2017, 704 p.

Approchant du milieu de la quarantaine, j'ai d'abord connu Claude Ryan comme ministre dans le gouvernement de Robert Bourassa dans le gouvernement de Robert Bourassa pendant la seconde moitié des années 1980. Il incarnait alors à mes yeux un conservatisme technocratique sévère et assez peu inspirant. J'ai ensuite été exposé, à l'écoute du documentaire de Denys Arcand, *Le confort et l'indifférence*, au chef de parti teigneux engagé dans la lutte au séparatisme. C'est surtout dans les années qui ont suivi sa mort en 2004, à la faveur des différents événements et des différentes publications qui lui ont été consacrés, que j'ai découvert le parcours complexe de cet important intellectuel catholique québécois. C'est ce parcours qu'explore en détail Michael Gauvreau dans la volumineuse biographie intellectuelle qu'il consacre au personnage.

Gauvreau choisit de contourner le piètre politicien que sera Ryan pour se concentrer sur son rôle comme « *public intellectual* » ou « *public moralist* », comme il préfère l'appeler, en couvrant une période qui va de sa naissance en 1925 au lendemain de la crise d'Octobre. Il choisit également, contrairement à plusieurs de ceux qui se sont intéressés au personnage jusqu'ici, de regarder au-delà de ses positions sur la question constitutionnelle pour s'intéresser à la centralité du catholicisme dans son parcours, ses idées et ses prises de position. Il est d'ailleurs frappant de constater que la courte critique que consacre *Le Devoir* au livre en octobre 2017, sous la plume de Jean-François Nadeau, passe sous silence cet aspect central du livre pour ne parler que des idées de Ryan sur la « question

nationale ». Ce choix de mettre l'accent sur les idées religieuses de Ryan se comprend bien compte tenu des travaux que Gauvreau a consacrés plus largement au rôle du catholicisme dans les réformes entreprises au Québec à l'époque de la Révolution tranquille. Cela donne une biographie qui ne s'attarde certes qu'à une partie de la vie de Ryan (en près de 700 pages tout de même), mais qui illumine une figure qui incarne mieux les complexes transformations qui marquent la société québécoise des décennies d'après-guerre que des figures plus « classiques » de l'histoire de cette période, comme René Lévesque, Pierre Elliott Trudeau ou Pierre Bourgault.

Tout au long de l'ouvrage, Michael Gauvreau s'efforce de montrer que la pensée de Claude Ryan est dominée par la question du rapport entre catholicisme et « *public values* » dans la société québécoise. C'est évident dès le premier chapitre consacré à la jeunesse de Ryan. Sa mère, qui élève seule ses enfants, leur transmet un catholicisme plutôt rigoureux, mais allié à une grande loyauté pour le Parti libéral. Le scoutisme représentera, pour Claude Ryan, une porte d'entrée dans les différents mouvements qui œuvrent alors à la valorisation de la place des laïcs au sein du catholicisme québécois. Se positionnant entre Maritain et Groulx, Ryan verra dans le renouvellement du catholicisme la meilleure manière d'assurer la pérennité du Canada français.

Le second chapitre de l'ouvrage nous permet de voir comment Ryan en viendra à jouer le rôle d'agent de l'épiscopat dans la mise au pas, à partir de 1945, des différentes composantes de l'Action catholique. Il fait alors preuve d'un conservatisme teinté de misogynie, mais n'en demeure pas moins le partisan d'une réforme en profondeur du catholicisme canadien-français en crise. Cela le place tout de même en opposition à toute l'élite jéciste qui marquera l'histoire du Québec : Pierre Elliott Trudeau, Gérard Pelletier, Michel Chartrand, Guy Rocher, mais aussi Jeanne Benoît, Simonne Monet et Alexandrine Leduc. Cette présence féminine dérange grandement Ryan, qui voit dans la féminisation du catholicisme québécois une des sources de sa faiblesse et cherche, au contraire, à lui insuffler plus de virilité. Ryan tâchera, avec difficulté, de réconcilier l'enthousiasme et la

spontanéité de la jeunesse avec le maintien de l'autorité épiscopale, mais aussi de préserver un certain nationalisme au sein de l'Action catholique, une position qui le place en porte-à-faux avec les futurs citélibristes. D'ailleurs, le libéralisme auquel adhère alors Ryan est fort différent du leur, et Gauvreau insiste sur l'importance de mieux comprendre la place de ce libéralisme social.

Les deux chapitres suivants permettent d'ailleurs d'en explorer la teneur. Ainsi, c'est durant son passage à Rome au début des années 1950 que Ryan adopte plus clairement une perspective augustinienne très influencée par les idées du cardinal John Henry Newman. Cette position l'amène à faire la promotion d'un libéralisme qui propose une conception plus organique de la société, qui fait la part belle à des droits collectifs qui doivent être articulés avec soin à ceux des individus. Durant le reste de la décennie, Ryan s'efforce de faire du catholicisme l'agent d'une unification et d'une régénération politiques de la société canadienne-française. Cela passe, selon lui, par cette conception plus virile de la religion, incarnée par la formation d'une classe moyenne empreinte d'un catholicisme mieux assumé. Le cinquième chapitre du livre permet de constater comment, paradoxalement, Ryan peine à incarner cet idéal avant son mariage assez tardif avec Madeleine Guay en 1958. Au cours de ces mêmes années, la rupture apparaît de plus en plus claire entre le libéralisme social et catholique de Ryan et celui, radical et complètement sécularisé, de Pierre Elliott Trudeau. Gauvreau ne cache d'ailleurs pas son parti pris pour le libéralisme complexe et nuancé de Ryan et un certain mépris pour le simplisme parfois brutal de la vision proposée par Trudeau. C'est une opposition qui traverse le reste de l'ouvrage et place, sur le plan des idées du moins, le Ryan que décrit Gauvreau beaucoup plus près de René Lévesque que du futur premier ministre du Canada.

À partir du chapitre 6, l'ouvrage suit la carrière de Claude Ryan au *Devoir*, en commençant par le processus de recrutement complexe qui l'amène à se joindre à l'équipe éditoriale du quotidien fondé par Henri Bourassa en 1910. La volonté de montrer que le journal demeure fidèle au catholicisme joue un rôle central dans cette

embauche, même si on perçoit déjà des réticences quant au nationalisme de la nouvelle recrue. Ryan remplit néanmoins son mandat en offrant une couverture approfondie du concile Vatican II, mais aussi en jetant un regard favorable sur les réformes entreprises par le gouvernement de Jean Lesage. Malgré certaines réserves, il croit que ces réformes demeurent compatibles avec le rôle central que le catholicisme devrait continuer à jouer dans la société québécoise. Sur le plan constitutionnel, le chapitre 7 montre bien que le biculturalisme représente une planche de salut pour le fédéralisme, faisant rapidement de Ryan un ardent partisan des travaux initiaux de la commission Laurendeau-Dunton. Une conception biculturelle du Canada répond à sa conception augustinienne de la société et lui permet de concilier son attachement à la société canadienne-française et sa loyauté au cadre politique canadien. Et *Le Devoir* est la plateforme à partir de laquelle Ryan entend favoriser le dialogue non seulement entre les « deux solitudes », mais aussi entre les courants idéologiques de plus en plus divergents, présents au Canada français.

Le départ de Gérard Filion au début de 1964 marque le début d'un débat interne pour le moins intense, mais qui amène Ryan à prendre les commandes du quotidien malgré les grandes inquiétudes que cela suscite chez les nationalistes. C'est le début de ce que Gauvreau voit comme un véritable magistère moral que Ryan exerce dans la société québécoise. Les chapitres subséquents de l'ouvrage couvrent le reste de la décennie en très petites sous-périodes, allant de 1964 à 1971, et traitant de deux thèmes centraux dans la pensée de Ryan : d'une part, la place du catholicisme dans la société québécoise et, d'autre part, celle de la société québécoise à l'intérieur de l'État canadien. Le tout s'appuie sur une analyse très intéressante des idées de Ryan quant à son rôle comme éditeur en chef du *Devoir*. En quelques mots, Michael Gauvreau peint le portrait d'un Claude Ryan en quête d'une société stable, d'un Québec qui trouve sa juste place dans un fédéralisme réformé, qui est traversé par un libéralisme social teinté par les valeurs catholiques. Du côté constitutionnel, cela prend la forme d'une opposition toujours plus marquée aux positions de

Pierre Elliott Trudeau, qui devient ministre libéral, puis premier ministre du Canada, mais aussi d'une certaine proximité avec René Lévesque et les néonationalistes sous le signe de la recherche de dialogue. Cette recherche l'amène d'ailleurs à demeurer incroyablement ouvert face à l'extrémisme qu'incarne le Front de libération du Québec (FLQ). Du côté socioreligieux, cela prend plutôt la forme d'une croyance inébranlable, et qui se maintiendra durant toute la période couverte, en la possibilité de trouver une place pour le catholicisme au cœur du libéralisme social dont Ryan se fait l'ardent promoteur.

Gauvreau fait le choix judicieux de conclure son ouvrage par la crise d'Octobre, ce qui lui permet de revenir sur la volonté de dialogue de Ryan, qui refuse de simplement exclure de la Cité les felquistes et ce qu'ils représentent, mais également d'explorer les accusations dont Ryan sera l'objet. Cette véritable théorie du complot, nourrie par Trudeau et ses alliés, veut que Ryan soit alors à la tête d'une conspiration visant à renverser le gouvernement Bourassa. L'analyse de ces accusations et de leurs retombées permet de mettre en relief des conceptions irréconciliables du libéralisme canadien. Ainsi, le libéralisme trudeauiste ne peut voir qu'un traître dans la figure d'un homme comme Ryan, qui croit qu'il y a une place dans la société pour le nationalisme, voire le radicalisme qu'incarne le FLQ.

Bref, on nous offre ici un ouvrage d'une grande densité, dont l'analyse s'appuie sur de nombreuses sources et une très bonne connaissance de l'historiographie. Grâce au travail de Gauvreau, Ryan devient une figure qui permet d'éclairer d'importantes zones d'ombre dans l'histoire du Québec contemporain. Le seul reproche que l'on peut faire à l'ouvrage est son style parfois lourd et souvent ponctué de répétitions. Disons qu'il aurait pu être un peu plus court sans perdre de son intérêt. Mais c'est un bien petit défaut pour une biographie aussi importante.

— *Harold Bérubé*
Université de Sherbrooke